

La ration de pain à Mulhouse :  
1 kilo tous les deux jours  
pour quatre personnes.

# L'ŒUVRE

14, Rue Drouot  
Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 40-51  
Après 9 heures : GUT. 76-83.

Directeur  
**GUSTAVE TÉRY**

ABONNEMENTS			
1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

Courrier de Paris

## L'HEURE des représailles

Sur une de nos pauvres villes ouvrières, lorsqu'un avion allemand vient de jeter sa bombe, maintenant nos communiqués en prennent acte aussitôt, pour les futures « représailles ». Et, je l'avoue, j'aime ce mot-là. Non seulement parce qu'il sonne beau, mais encore parce qu'il sonne juste.

Nulle cruauté, certes, n'a pu sourire jamais à mon vieux cœur de Parisien : et voilà pourtant qu'étrangement, et même dans tout ce qu'il pourrait signifier de cruel, ce mot-là aujourd'hui le rassure et le réjouit. Je ne reconnais pas quelques-uns de ses battements précipités, car l'espérance qui les fait naître à cette heure est d'une sorte dont il n'avait pas l'habitude : espérance atroce, espérance abominable, espérance de guerre, c'est tout dire ; mais qui, peu à peu, revêt je ne sais quoi de sacré, s'accorde avec l'idée d'un châtiement trop mérité, et prépare la vision d'une victoire vengeresse.

Oserai-je en convenir ? Oui, c'est vrai pourtant, que maintenant, à chacun de leurs forfaits, chaque jour, je regrette davantage qu'il y ait trop de légende dans tout ce qu'ils disent de notre conquête du Palatinat. Oui, on en arrive à cela, qu'hier même, après avoir relu ces immortelles premières pages de la *Confession d'un Enfant du Siècle*, je me suis vu dans un rêve effroyablement merveilleux et d'une justice enfin assouvie... je me suis vu là-bas, sur leur sol d'hypocrisie, de haine et de crime prémédité... avec mes hommes fous de colère... et de souvenir... et il ne restait pas une pierre, pas un brin d'herbe.

Nous n'en sommes pas là. Demain se prépare. La tâche s'accomplit. En attendant, éclairons-nous, fortifions nos volontés et nos ressentiments, répondons. Assez d'horreurs sont acquiescées, exigent la réplique, peuvent et doivent déjà la trouver. On ne sera pas des anges ; mais dès maintenant, sur certains points, il ne faudrait pas être trop innocents.

Sur ce Rhin, dont les rives, un jour proche, reconnaîtront notre voix, que nos « oiseaux » aient fait savoir déjà à quelques casernes bien choisies notre réponse aux atrocités civiles du zepplin, c'est un minimum correct et parfait. Il y a plus et mieux à faire cependant, d'urgence, sans tant de beaux et vains scrupules, et je n'en veux pour preuve que cette lettre reçue hier, d'une source sûre. Je garantis son authenticité. Je la donne telle que par miracle elle a su échapper aux géoliers. C'est la lettre d'un prisonnier en Allemagne, au camp de... N'indiquons rien. Les censeurs rivalisent. Mais honneur encore à la nôtre !

« — Je peux enfin vous faire parvenir cette lettre, au moyen d'une encore sympathique, pour vous faire connaître la façon dont nous sommes ici traités. Depuis des mois terribles, nous sommes gîtés dans des baraquements d'un froid glacial, et où le temps des grandes pluies nous plonge dans cinquante centimètres d'eau. Nulle défense, d'ailleurs, contre cette terre trempée et dont rien ne nous sépare. La nourriture se compose exclusivement d'un liquide noir nommé café et d'une tranche de pain, le matin. Midi et soir, invariablement, un brouet de pommes de terre non épluchées, à faire hésiter dans les étables, et des œufs de poisson. Là-dessus, huit heures au moins de travail. Levés à quatre heures, on nous enferme à sept heures du soir, sans lumière, dans la nuit. Le dimanche même, travail forcé. Des colis ? des mandats ? ah ! oui, mais avec un retard systématique d'au moins deux mois ; et trop heureux ceux à qui ils parviennent !

« Au moindre manquement, la punition unique c'est le poteau. On vous y attache, quel que soit le temps. On a même inventé ces jours-ci un raffinement spécial, à l'usage des Russes. Le patient à les pieds sur deux briques chauffées à blanc. On ne les retire que lorsque la victime hurle à mourir. Pendant ce temps, les soldats allemands qui nous gardent sont autorisés à plaisanter, nous railler, nous offenser. Et ce n'est pas le moins cruel. Oh ! faites votre possible, l'impossible même, pour que cela cesse ! Si nous devons passer encore un hiver ainsi, il est certain que nul d'entre nous n'y résistera... »

Jabrège. Mais l'essentiel y est. Trop

## HISTOIRE PORTUGAISE de quelques popes et d'un interprète

Un ami de Lisbonne nous conte une histoire pleine de saveur et de cette gaieté qui, selon la chanson, est inhérente au tempérament portugais.

Il y a quelques jours débarquaient dans la capitale quatre popes chevelus, conduits par un archimandrite à la barbe vénérable, et qui expliquèrent (en leur langage) qu'ils venaient en Portugal pour y acquiescer de l'encens et de la myrrhe propres à être brûlés à la gloire de Dieu, et aussi et surtout de la cire... de la bonne cire dont on fait ces cierges immaculés qui pleurent en silence devant les icônes. Ils en achetèrent beaucoup, beaucoup, accompagnés dans leur pieuse mission par un Suisse, excellent interprète de toutes les langues indo-européennes. La cire fut chargée à bord de bateaux sans difficulté, les légations des pays alliés s'étant fort obligeamment entremises auprès du gouvernement portugais pour obtenir l'autorisation de sortir une marchandise indispensable à la célébration de solennels *Te Deum* au jour de la victoire.

Mais, les bateaux étant partis et désormais hors d'atteinte, voici qu'on apprend que le Suisse interprète était un faux Helvète, qu'en réalité c'est un Allemand, et que la cire a été filée en Allemagne, où elle va servir prosaïquement à fabriquer de la paraffine pour les obus.

Quant aux popes russes, ce n'étaient pas des Allemands travestis, mais de véritables popes qui avaient trouvé dans l'accomplissement de leur mission, plusieurs fois répétée depuis le début de la guerre, de solides arguments de nature à mettre leur conscience en paix avec le Seigneur.

A Lisbonne on a ri, et nous ne manquerons pas d'en faire autant, le dommage n'étant pas, au total, très considérable.

Mais l'historiette n'en a pas moins sa portée morale et sa valeur d'enseignement.

— L'ŒUVRIER.

## LA GUERRE AERIENNE

Officiel. — Dans la journée d'hier, une de nos escadrilles a bombardé à trois reprises la gare de Metz-Sablons. Cent quinze obus de gros calibre ont été lancés au total sur les bâtiments de la gare et sur les voies. De gros dégâts ont pu être constatés. Au cours d'une des expéditions, un avion allemand, qui poursuivait l'escadrille, a été abattu.

Ce matin, un avion allemand a lancé des bombes sur Belfort ; ni pertes ni dégâts.

tragiquement, il résulte de cette protestation qui a le mérite, par surcroît, de n'être pas égoïste, que les prisonniers de guerre sont traités par l'Allemagne d'une manière digne de sa culture. Je renvoie ce cri de souffrance et de révolte humaine à mon ami Henri Galli. Il a sa place marquée dans le dossier qu'il accumule et dans son originale entreprise de justice.

Tout modéré qu'il soit, mais précisément parce qu'il se garde de toute entrave suspecte, ce témoignage, en effet, appelle et justifie la réplique attendue, logique, nécessaire. Oh ! je sais, j'entends, la belle romance, si connue, sur nos générosités. Je nous vois si chevaleresquement et vieillottement pénétrés des égards dus à l'ennemi désarmé. Mais parfaitement dupes aussi d'un sentimentalisme que ceux-là mêmes qui en bénéficient ne jugent d'ailleurs que comme une faiblesse nationale.

L'heure, aussi bien, n'est plus à ces illusions. Elle exige que l'on soit français, et même très parisien, sans tant d'aveuglements, de jobarderies, de fraternités soi-disant humaines. Elle veut que si aisément ne s'oublie pas ici les injures subies, les crimes d'hier et répétés. Pour le salut et la sécurité même des nôtres et de ceux qui nous sont merveilleusement frères, elle ordonne qu'on fasse bien assavoir que dent pour dent, œil pour œil, victime pour victime.

« Oh ! faites votre possible, l'impossible même », m'écrivit ce pauvre et cher bougre qui croit en moi, quand je ne suis ni député, ni sénateur, ni académicien, ni banquier, ni rien. Mais, mon vieux, on ne sait pas. Sait-on jamais dans ce pays-ci ? Et puisque officiellement, enfin, peut retentir ce mot admirable et consolant et menaçant de représailles, espérons qu'on saura lui donner toute sa valeur et qu'à partir d'aujourd'hui ceci nous répondra, de cela ! Ainsi soit-il, vieux Dieu boche !

Alexandre Hepp

Les jours se suivent...

## L'élite française

Je vais peut-être ce matin désobliger quatre cent quatre-vingt-dix-neuf personnes, qui sont de leur propre aveu personnes considérables. Mais, au risque d'être encore tout seul de mon avis, je ne puis me tenir de faire cette remarque...

Le président de la « société des gens de lettres », M. Pierre Decourcelle, ne connaît pas seulement les Mystères de New-York ; il connaît aussi les « intellectuels » américains, et, croyant remplir un « devoir patriotique », il me fit tenir l'autre mois la lettre que voici :

Monsieur,

Vous n'ignorez pas que 500 intellectuels américains ont récemment adressé aux nations alliées un message où éclatent la sympathie et l'enthousiasme pour notre cause.

Ces 500 intellectuels appartiennent à l'élite de la religion, des lettres, de la science, de l'art, etc...

Il a paru à la Société des Gens de Lettres qu'une telle manifestation ne devait pas rester sans réponse...

La Société des Gens de Lettres a entrepris de réunir, au-dessous du texte que nous vous soumettons, 500 noms représentant l'élite française, pour répondre aux 500 noms américains.

Elle serait heureuse de vous voir joindre le vôtre à cette manifestation, dont vous ne pouvez manquer d'apprécier l'importance et l'intérêt.

Veuillez, etc...

PIERRE DECOURCELLE.

Pourquoi dissimulerais-je que je fus très flatté de recevoir pareille invitation ? Etre choisi par M. Pierre Decourcelle pour « représenter l'élite française », c'est sans doute un honneur grandiose ; et je faillis me « monter le bourrichon » extrêmement haut.

Pourtant, je ne répondis pas à cet appel, et ce ne fut ni négligence, ni dédain ; mais à la réflexion, quoi qu'en eût auguré M. Decourcelle, je me sentis incapable « d'apprécier l'importance et l'intérêt de cette manifestation ». Elle me parut même superflue, sinon prétentieuse.

En parcourant hier la longue liste de noms publiée par les journaux qui ont encore trop de place, nous eûmes le plaisir de constater que le mot « intellectuel » a perdu le sens spécial et un peu agaçant qu'on lui donnait jadis, puisque non seulement M. Maurice Barrès, mais Mgr Amette figurent maintenant parmi les « intellectuels » ; mais quelle que soit l'extension nouvelle de l'épithète, je ne suis pas très sûr qu'elle qualifie exactement et suffisamment les notables citoyens d'outre-mer, qui ont signé le sympathique message. Dans tous les cas, ce message n'était pas adressé à l'association de droits d'auteurs réunis qu'est notre société, dite « des gens de lettres » ; il n'était pas même adressé à cette catégorie particulière de Français qui se considèrent comme les professionnels de l'intelligence. Il s'adressait, sauf erreur, à la France entière, et, plus généralement, aux « nations alliées ». Dans ces conditions, je ne m'explique pas bien que M. Decourcelle, même assisté de 499 intellectuels triés sur son volet, se croie désigné pour y répondre.

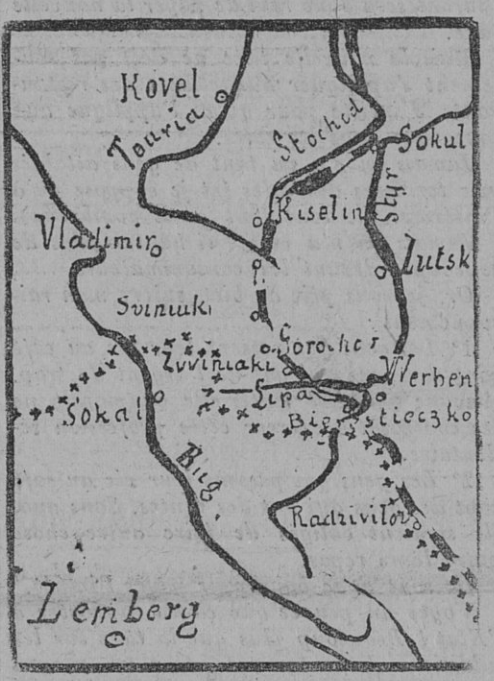
Dirai-je toute ma pensée ? Oui, puis-que j'ai commencé. On a beau s'en faire accroire ; à pareille heure, quel que soit le mérite qu'on se reconnaisse, il y a quelque chose d'un peu choquant à publier ainsi dans les feuilles : « C'est nous qui sommes l'élite française... »

Non, messieurs, « l'élite française » est en ce moment à Verdun ou sur la Somme. Malgré son glorieux anonymat, elle répond plus éloquentement que nous à tous les « intellectuels » du monde.

Gustave Téry

Lire à la quatrième page toutes les dépêches importantes groupées et classées de telle sorte que le lecteur puisse embrasser d'un regard les informations essentielles de la journée.

## Les progrès russes continuent en Volhynie



Revenons encore une fois au saillant de Lutsck.

Sur la face sud de ce saillant, la bataille des 16 et 17 juillet avait ramené les Russes jusqu'à la *Lipa* ; mais l'artillerie allemande, postée sur la rive droite de ce cours d'eau, était parvenue, jusqu'à présent, à les empêcher de la franchir.

D'autre part, en amont du confluent de la *Lipa* avec le *Stry*, les Austro-Allemands de Linsingen étaient encore maîtres de Verben, sur la rive droite de cette dernière rivière. Disposant du passage en ce point, ils tenaient donc une position de flanc dangereuse pour l'aile gauche de l'armée du général Sakharof.

Les combats dont le communiqué de Pétersbourg, du 21 juillet, nous annonce l'heureuse issue ont permis aux Russes de rejeter leur adversaire de l'autre côté du *Stry*, jusque sur les hauteurs à l'ouest de *Bierestieccko*. De ce fait, il s'est produit un changement complet de la situation respective des deux partis sur ce point. La menace qui existait à l'égard des Russes, par suite de la pointe austro-allemande sur la rive droite du *Stry*, s'est retournée contre leurs ennemis dès qu'ils ont passé sur la rive gauche ; et, dans de telles conditions, ceux-ci, débordés sur leur droite, n'ont pu continuer à tenir sur la *Lipa*.

Les Russes ont aussitôt franchi la rivière à leur suite faisant près de 3.000 prisonniers.

Par conséquent, il ne s'agit plus maintenant seulement de l'élargissement du saillant de Lutsck, mais, très vraisemblablement, de la reprise de la marche dans la direction de Lemberg.

Quant aux opérations qui se déroulent sur le front de Riga, l'état-major russe continue à conserver un silence obstiné à leur sujet. Imitons-le.

En faisant grand bruit autour de soi-disant attaques de ce côté, les Allemands n'ont-ils pas pour but de provoquer des indiscretions grâce auxquelles ils sauraient s'il est véritablement nécessaire de diriger sur l'extrême aile gauche de leur front des renforts qui leur sont cependant bien utiles ailleurs ?

Dans cette région de Riga, les prisonniers faits par les Russes sont tous des hommes d'âge mûr ; c'est la preuve que le landsturm, à qui seul est confiée depuis six mois la garde du secteur avec trois brigades de landwehr et une seule division de réserve, n'a pas été renforcé par des éléments plus jeunes. Il est évident que ces troupes ne sont pas susceptibles de résister à une grande offensive.

D'où l'intérêt énorme que les Allemands ont à savoir si cette offensive se prépare, afin de ne pas faire de faux mouvements. La présence récente de la flotte de contre-torpilleurs devant le golfe de Riga semble avoir été motivée par le même besoin de renseignements. Ne pouvant aller jusqu'à Revel, le grand port esthonien à l'entrée du golfe de Finlande, pour voir ce qui se passe en arrière, elle y a envoyé des hydroavions amenés par elle à mi-chemin.

Quelques bombes lancées sur les bateaux russes ont tenté de déguiser le motif de cette reconnaissance. En réalité, ils n'ont rien pu voir.

Général Verraux

Courrier d'Allemagne

## Congrès national socialiste ?

Depuis tantôt un an, les socialistes allemands ne cessent guère de se disputer. Ce parti, jadis si uni, comprend dorénavant, comme on le sait, une majorité de droite, qui vote les crédits de guerre, une minorité de gauche, qui les refuse, un centre, qui s'abstient, sans compter une extrême-gauche, qui se fait mettre en prison, en la personne de Liebknecht.

Or, un nouveau sujet de querelle vient d'intervenir dans le sein du parti. Une nouvelle question vient d'être posée au conseil directeur du parti : les socialistes doivent-ils convoquer un congrès national ?

Le comité directeur vient de se réunir dans les locaux du Reichstag et sous la protection de la police, pour discuter cet important problème.

On voit à ce trait que nous sommes assez loin de l'époque où Bismarck ou Bülow traquaient les socialistes. On les protège, aujourd'hui, « Au besoin, on les défendra même contre les ménagères de Berlin », remarque ironiquement le « Bremer Bürgerzeitung ». Le libéralisme de M. de Bethmann-Hollweg est dorénavant sans rivages.

Ce qui est assez amusant, c'est que ce fut d'abord la minorité de gauche qui s'insurgea contre l'idée du congrès national.

— On veut nous étouffer, disait-elle.

Et elle se méfiait visiblement des interventions gouvernementales en faveur des « bons socialistes » de guerre et de gouvernement.

Mais voici qu'une partie de la minorité change d'attitude et se met à réclamer la réunion du congrès plus fort que qui que ce soit. Mieux informée, elle s' imagine qu'aucune pression, même gouvernementale, ne pourra suffire désormais à l'abattre.

Il y a certainement quelque chose qui se trompe. Est-ce M. de Bethmann-Hollweg, qui compte sur le congrès pour chasser la minorité révolutionnaire du conseil directeur du parti et du « Vorwärts », son organe officiel ? Est-ce la minorité elle-même, qui compte trouver dans ce congrès une force nouvelle ? L'avenir le dira.

A moins que le congrès n'ait pas lieu du tout — ce qui serait encore bien possible, et certainement beaucoup plus prudent. — J. R.

La reprise des affaires

## Le blocus par décrets

Le commerçant et l'industriel qui persistent à vouloir conserver à la France des relations avec l'extérieur ont vraiment du mérite. On n'imagine pas les entraves apportées par l'Etat à pareille entreprise. Admettons que la guerre les exige toutes — ce qui n'est pas démontré. Du moins, pourrait-on en réduire au minimum les inconvénients, simplifier et activer les procédures instituées. Il semble, au contraire, qu'on cherche à les compliquer à plaisir.

S'agit-il d'exportation ? Presque tout est prohibé par nos propres décrets, soit pour éviter le ravitaillement de l'ennemi, soit parce que la matière ou le produit sont rares en France. On accorde, il est vrai, des dérogations. Alors sévissent les formalités et la paperasserie. C'est à la Direction des Douanes que se fait la demande — dans une formule sacramentelle. Il faut cinq exemplaires. Ces cinq feuillets passent ensuite par divers bureaux du ministère de la guerre pour recueillir les avis des services intéressés. Le ministère du commerce intervient aussi et quelquefois les Affaires étrangères. Le dossier retourne enfin, quand il ne s'est pas égaré en route, au ministère des finances où une commission décide. Quelque temps, parfois un long temps après, l'intéressé est avisé de la décision prise.

S'agit-il d'importation ? Il y avait déjà les prohibitions portant sur les objets de luxe manufacturés (on a levé l'interdiction pour les autos et les alcools en les frappant, il est vrai, de droits énormes). Pour ces marchandises, la dérogation — car il y a toujours des dérogations — est accordée au ministère des finances par une tout autre commission que celle des exportations. On fait une demande en deux exemplaires.

Or, depuis peu, une nouvelle mesure, par décret du 18 juillet, restreint encore les facilités d'importation. Il s'agit de bois et de métaux. C'est au ministère de la guerre que se font les demandes de dérogation. Il faut quatre exemplaires dans une formule sacramentelle qui diffère de celle des exportations et de celle des autres importations, bien que les renseignements fournis ne diffèrent pas. Après avis des services et directions intéressés (artillerie, génie, aéronautique, service automobile, inten-



dance, santé), la dérogation est accordée ou refusée par une commission qui siège au sous-secrétariat d'Etat de l'artillerie et s'appelle « commission des métaux et des bois ».

Ce n'est pas tout. Restent les obstacles apportés par les pays étrangers. Si le Français veut exporter, il se heurte, en effet, à des interdictions d'importation chez les nations destinataires. S'il veut importer, il lui faut d'abord obtenir le plus souvent l'autorisation d'exporter du pays de provenance.

Et les règles se modifient constamment. Une toute nouvelle vient de fixer le sort des diamants exportés d'Angleterre. Le bijoutier français, qui aura obtenu du ministère des finances le droit de les importer, devra ensuite s'adresser en Angleterre au Diamond Committee pour obtenir celui de les exporter. Mais sa demande ne sera examinée que si elle a été apostillée par la commission des diamants qui dépend du ministère du commerce.

En temps normal, une des branches importantes du commerce s'appelle la Commission. Elle n'est pas florissante et certains la voient mourante. Mais il nous reste les Commissions, et ce n'est pas du tout la même chose.

Albert Drauzy

## Deux questions

Pourquoi, à la dernière assemblée générale de la Compagnie du Canal de Suez, Herr Heinecker, directeur de la Nord-deutscher Lloyd, domicilié à Brême, propriétaire de cent actions de Suez représentant un demi-million d'argent boche qui n'est pas encore mis sous séquestre, a-t-il été réélu administrateur ? MM. Jonnard, Lépine et André Lebon — un député, un ancien préfet de police et un ancien ministre de la République française — assistaient à cette séance et n'élevèrent aucune objection.

Pourquoi, à la dernière assemblée générale de la Compagnie française des Distributeurs automatiques, M. Gaston Delbrück s'est-il vu également renouveler son mandat d'administrateur ? Ses collègues, ainsi que les actionnaires de cette compagnie (française) ignorent-ils que M. Gaston Delbrück est le neveu du ministre prussien qui fit voter au Reichstag la fameuse loi sur les naturalisations ?

On voudrait savoir, une fois pour toutes, si l'interdiction de commercer avec l'ennemi est uniquement imposée aux petits industriels et aux petits boutiquiers, et si la haute « phynance » plane au-dessus des lois.

Si nos poilus constituaient une société anonyme pour l'exploitation du canal de la Somme ou du canal de la Meuse, choisiraient-ils comme administrateurs MM. Heinecker ou Delbrück ?

## Les Communiqués

(Communiqués français)

### 15 heures

Entre l'OISE et l'AINES, nous avons dispersé une forte reconnaissance allemande dans la région de MOULIN-SOUS-TOUVET.

En ARGONNE, nous avons fait jouer une mine à BOLANTE, dans de bonnes conditions. A la FILLE-MORTE, un coup de main de l'ennemi sur un de nos petits postes a été repoussé.

Sur la rive droite de la MEUSE, violent bombardement des secteurs de FLEURY et du bois FUMIN. Une attaque ennemie dirigée sur une de nos tranchées au sud de DAM-LOUP a échoué sous nos feux.

Dans les VOSGES, après un vif bombardement, les Allemands ont attaqué hier, vers vingt-trois heures, nos positions au nord-ouest de SAINT-DIE ; ils ont été repoussés avec de fortes pertes.

### 23 heures

Sur la rive droite de la MEUSE, nous avons réalisé quelques progrès dans la région de FLEURY et fait soixante-dix prisonniers.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

(Communiqués britanniques)

### 13 heures

L'artillerie s'est montrée plus active de part et d'autre, pendant les douze dernières heures. Les tranchées britanniques de première ligne et de soutien ont, en plusieurs endroits, été violemment bombardées avec des obus à gaz lacrymogènes.

Rien d'autre à signaler.

### 21 heures

Rien d'important à signaler aujourd'hui sur le front britannique.

Nos aviateurs ont détruit hier six avions ennemis et en ont forcé plusieurs à atterrir avec des avaries. Un de nos appareils a été descendu et deux autres ne sont pas revenus.

## NOTRE ARMÉE D'ORIENT

### Sur la frontière grecque

Salonique, 21 juillet. — Aujourd'hui, duel intermittent d'artillerie sur diverses parties du front. Sur la rive droite du Vardar, activité moyenne des patrouilles.

Dans la nuit du 20 au 21, nous avions été bombardé Bogdanac (entre le Vardar et le lac Doiran).

De minutieuses mesures hygiéniques ont été prises pour défendre l'armée d'Orient contre les effets de la chaleur excessive. Le thermomètre, en effet, marque 40 degrés à l'ombre, 65 au soleil ; et par cette température on ne saurait entourer de trop de soins les hommes destinés à combattre, à exécuter des marches, à construire des routes, à accomplir enfin tous les durs travaux qu'impose la guerre moderne. La question importante de l'alimentation préoccupe tout particulièrement le commandement.

## Hors d'Œuvre

### Imposez donc les soucoupes !

Rien de plus juste, en vérité, rien de plus raisonnable que cette taxe de cinq cent sous sur les additions de restaurant supérieures à cinq francs.

L'expérience a déjà démontré, même en temps de paix, qu'un monsieur qui paie cent sous pour dîner sait aussi payer, sans murmurer, quelques petits suppléments. Avant le législateur, le restaurateur s'en est aperçu : il a porté sur l'addition un dédit additionnel de cinquante centimes pour le couvert (que le client n'emporte pas)... Et l'assujéti, avant de sortir du restaurant, doit encore acquitter un impôt de dix pour cent sur l'addition, à titre de pourboire ; puis un droit fixe de vingt-cinq centimes sur son chapeau, que lui tend aimablement la dame du vestiaire ; et une autre taxe de dix centimes sur sa canne, que lui tend le chasseur ; il est tout à fait quitte lorsqu'il a versé son dernier décade entre les mains du groom qui lui ouvre la porte.

Le monsieur qui prend ses repas au restaurant sera donc ravi de payer la nouvelle taxe.

Mais la nouvelle taxe ne doit pas seulement s'appliquer aux clients des restaurants. J'insiste pour qu'on l'applique aux soucoupes dans les cafés.

Jamais on n'a vu tant de gens attablés aux terrasses des cafés (et je suppose qu'à l'intérieur ils sont tout aussi nombreux).

Jamais on n'a vu de si hautes piles de soucoupes devant les consommateurs.

Or, je vous prie de bien suivre mon raisonnement :

1° Les gens qui passent leur vie au café sont des gens qui ont de l'argent de trop. Aucune nécessité matérielle ou morale ne les contraint à exercer cette profession sédentaire.

2° Les gens qui passent leur vie au café sont des gens qui ont des rentes. Sans quoi ils seraient obligés de faire autre chose entre leurs repas.

Ils sont donc bons pour payer l'impôt.

Voilà un peu ce que ça va rapporter à l'Etat ! Beaucoup plus que la taxe sur les additions de restaurants. Car un citoyen ne peut déjeuner et dîner qu'une fois par jour, tandis que, chez les hommes, la faculté d'absorber du liquide semble ne pas avoir de limite.

ZETTE.

### Un colis pour la Martinique

Un chauffeur breveté, embarqué à bord de La Marseillaise, qui se trouve actuellement à la Martinique, écrit à sa femme, à Paris, pour lui demander d'expédier un colis de conserves à son adresse.

La femme du chauffeur se rendit rue Beaupaire, au bureau du P.-L.-M., d'où on la renvoya au ministère de la marine, en lui affirmant qu'elle avait droit à l'expédition gratuite de 10 kilos. Du ministère, on la renvoya aux bureaux du chemin de fer, où on lui prit son colis moyennant la somme de 1 franc 25.

Quinze jours plus tard, le colis revenait à l'expédition, aggravé d'une lettre du chef de gare de Marseille annonçant que La Marseillaise n'avait pas de port d'attache, et grevé d'une somme de 1 fr. 50 pour frais de retour.

Et puis, comme les conserves étaient des conserves de charcuterie et qu'elles rentraient dans Paris, la femme du chauffeur dut aussi payer les frais d'octroi.

### Les poilus s'amuse

Trouvé dans le Diable au Cor, journal des alpins, cette annonce :

ON DEMANDE deux huissiers, trois notaires, un négociant en soieries, un marchand de chevaux, un épicière en gros, un fabricant de drap et un courtier en diamants,

pour tourner des obus aux environs de Lyon. Ecrire : Anflanc, bureau du journal.

Et ces recettes de cuisine :

Ne faites pas trop cuire le riz. Il descendra bien mieux. Pour vous en rendre compte, faites glisser sur votre main du riz cru et du riz cuit.

Quand vous mangez du hareng, ne jetez pas l'arête principale. Vous pouvez en faire un superbe peigne d'aluminium.

Quand vous trempez la soupe, relevez les pans de votre capote. Tous les maîtres d'hôtel sont en habit. Et puis, comme ça, les pans de votre capote ne trempent pas dans la soupe.

### Occupation par le Brésil

de l'île de la Trinité

Nous empruntons au Courrier du Brésil le récit de cette expédition :

Le gouvernement brésilien donna l'ordre au capitaine de corvette d'aller occuper l'île de la Trinité avec un détachement de marins. Ce corps d'occupation fut transporté dans l'île par le capitaine de vaisseau Lamenha Lins.

Un matelot rencontra une énorme tortue de deux mètres de long sur un mètre de large, devant peser environ 400 kilos, et dont l'âge devait atteindre plusieurs dizaines d'années. Il fallut neuf hommes pour la retourner sur le dos.

La prisonnière, qui formait apparemment toute la garnison ennemie de l'île, a été dirigée sur le Musée National de Rio, où elle sera incarcérée jusqu'à la fin des hostilités.

### Les "bourreaux de crânes"

Nous nous permettons de signaler l'auteur d'une information sensationnelle, parue dans un grand illustré quotidien, et d'après laquelle chaque poilu de nos troupes africaines élèverait une sauterelle dans sa musette.

Et voici ce qu'écrivit, gravement, notre « bourreau de crânes » :

Ils la serrent dans leurs cartouches vides et lui donnent à manger les fleurs que les belles mairaines leur offrent... Il paraît que, lorsque sonne la charge, la sauterelle, enfermée dans sa cartouche, manifeste de l'allégresse et réussit parfois à s'échapper de sa prison. Alors, loin de rebrousse chemin, elle court à l'assaut de la tranchée ennemie.

Et son coup de cuisse est si fort qu'elle semble avoir un ressort ! a dit Rollinat.

Ça vaut au moins un accessit, n'est-ce pas ?

## LES ÉCOLIERS et les travaux de la moisson

M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Inventions intéressantes à la Défense nationale, adresse aux inspecteurs d'Académie la circulaire suivante :

Au moment où leurs aînés redoublent d'efforts héroïques pour chasser l'envahisseur, nos écoliers ne sauraient songer à passer leurs vacances dans l'oisiveté. Déjà, au cours des étés 1914 et 1915, répondant à l'appel qui leur avait été adressé dès le début de la guerre, ils ont offert leurs bras pour l'exécution des travaux nécessaires à la vie nationale. Cette année où le besoin de main-d'œuvre se fait plus pressant, ils seront heureux de donner leur concours aux vieillards, aux femmes et à leurs jeunes camarades de la campagne pour terminer en temps utile les travaux de la moisson.

Vous référant à ma circulaire du 17 août 1914, ainsi qu'aux instructions de mes collègues du Travail et de l'Agriculture qui vous seront transmises par MM. les préfets, vous aurez à prendre toutes les mesures nécessaires pour que la bonne volonté des élèves de nos lycées, collèges et écoles primaires, soit employée de la manière la plus utile et la plus rapide.

N'étant point en âge de porter les armes, ces jeunes gens ne sauraient trouver un meilleur moyen de jouer dans la défense du pays le rôle que rêve leur patriotisme.

Les Allemands se rendent en masse. (LES JOURNAUX.)



— Et ils se rendraient encore beaucoup plus, si vous ne leur faisiez pas peur avec vos canons et vos fusils...

## Le 719<sup>e</sup> jour de la guerre

(D'après le "FIGARO")

### COTÉ DES HOMMES

Communiqués (en 1<sup>re</sup> page)

Au cours de la nuit, les Allemands ont contre-attaqué à la suite d'un violent bombardement avec obus asphyxiants. Ils sont parvenus dans la partie nord du bois ; nous nous sommes maintenus dans la partie sud.

### COTÉ DES "DAMES"

Propos féminins (en 3<sup>e</sup> page)

Le hâle fane les fleurs et les visages ; mais le Roselily, qui a le parfum des unes, rend aux autres la fraîcheur de la jeunesse. Il remplace avantageusement poudres et crèmes, en préservant les délicatesses du teint des mœurs de l'air et du soleil.

Les chapeaux de feutre sont gris et beiges, du gris et du beige dont sont faites les plumes des tourterelles, ou roses comme les roses, ou bleus comme le ciel, ou bien encore d'un rouge de cerises montmorency. Certains prennent des teintes délicates, tantôt de dragées, tantôt de pastel.

En attendant les premières brises automnales et les robes de lainages souples, ces chapeaux accompagnent des maintenant les robes de linon et de taffetas, formant un de ces contrastes auxquels s'amuse la mode...

... Il suffit du reste, de quelques beaux jours pour voir aussitôt frémir batistes et linons aux souffles chauds de l'été.

Aux sacs de soie et de daim, dont le fermoir est en écaille, on ajoute une plaque ronde ou ovale, également en écaille, et sur laquelle se détache le chiffre en diamants. Telle est la dernière élégance.

Cette semaine, dans un thé donné à proximité du Bois, sur des pelouses où s'effeuillaient les dernières roses de juin...

... Et c'était charmant, toutes ces toilettes claires parmi les vertes frondaisons, et aussi ces petits pieds chaussés de blanc, ces chaussettes gantées de soie.

Sur une autre adorable jeune femme, c'était du linon blanc perlé de fines rayures citron. Autant de robes de saison, d'une simplicité cadran avec la jeunesse et les circonstances.

Un peu de continuité de la part du soleil, et nous allons voir l'été fleurir dans nos robes et nos chapeaux.

## Auxiliaires !

Il y avait vraiment trop longtemps qu'on se contentait de les déshabiller trois ou quatre fois par semaine. Ça commençait à devenir monotone. Maintenant, pour varier le plaisir, on va se mettre à les habiller.

Pendant de longs mois, l'administration de la guerre a paru ignorer complètement qu'un auxiliaire avait droit à un uniforme. Parfois, au gré d'un intendancier ou d'un magasinier quelconque, ils recevaient un pantalon de velours bleu, marron ou vert, une tunique de gardien de la paix, une veste de tzigane ou un habit de suisse dont l'adjudant, au préalable, avait arraché les galons d'or. Mais jamais on ne leur avait vraiment donné le moyen de se vêtir convenablement. Alors, désespérés de ne pouvoir se montrer en public sans faire scandale, lassés de geler en hiver et d'étouffer en été, les plus riches d'entre eux s'étaient peu à peu résignés à acheter, sur leurs économies, des manières d'uniformes, mieux appropriés aux circonstances et aux saisons.

Patatras ! L'autorité militaire, prise brusquement d'une touchante sympathie pour les auxiliaires, vient de s'apercevoir qu'elle n'avait pas encore songé à eux. « Je vais

vous habiller, mes enfants ! » a-t-elle déclaré.

Et elle est en train de faire comme elle a dit. Plus de costumes de fantaisie, plus de tuniques de gardiens de la paix, plus de vestes de tziganes : désormais, les auxiliaires porteront les pantalons rouges et les vestes bleues réformés du front, encore maculés de boue et de sang.

On peut penser dans quel état ils doivent être aujourd'hui, ces pauvres uniformes. Demandez-le plutôt aux hommes de corvée de la 20<sup>e</sup> section qui, dans ces deux dernières semaines, ont inlassablement passé la brosse de chiendent sur les glorieux chiffons qu'on leur réserve. En dépit de la plus farouche énergie, aucun d'eux n'est arrivé à un complet présentable. Les taches ne se voient plus, mais il y a des trous à la place !

L'ŒUVRE publiera prochainement

## LE FEU

Journal d'une Escouade

par HENRI BARBUSSE

C'est, prise sur le vif, la suite des faits et gestes, sur la ligne de feu, d'un groupe de simples soldats, de ces simples soldats magnifiques dont un romancier au talent puissant — engagé volontaire et deux fois cité à l'ordre du jour — a voulu partager la destinée de labeur, de fatigue, de péril et de gloire.

## LE FEU

C'est, après tant de récits convenus, le Poilu par lui-même.

C'est l'évocation du spectacle des tranchées, des cantonnements, des bombardements, des attaques, avec leurs petites et grandes tragédies, la reconstitution de l'existence d'une poignée d'humbles héros à travers les plus fantastiques des décors. C'est à la fois l'épopée réelle et le roman ému, poignant de ces enfants du peuple arrachés à leur travail pour faire face à l'envahisseur.

L'Œuvre est heureuse de publier

## LE FEU

qui, écrit spécialement pour elle, montre les soldats français dans la pittoresque variété de leur vie, dans leur simplicité grandiose, et la rude majesté de leur long et précieux sacrifice.

### Le torpillage du "Vperiod"

Pétrograd, 22 juillet. — La Croix-Rouge turque ayant reçu la protestation contre le torpillage du navire-hôpital Vperiod à répondre à la Croix-Rouge russe qu'elle n'avait pas trouvé le Vperiod parmi les navires-hôpitaux enregistrés.

La Croix-Rouge russe a signalé aussitôt à la Croix-Rouge turque la date de l'enregistrement du navire.



# "L'Œuvre" Littéraire

## Les deux cultures

Une solution immédiate se présente, au moins touchant l'une des questions que propose, avec une si juste clarté, M. Albert Sarraut.

Faut-il revenir à l'enseignement classique, déserté si facilement par les « modernistes » de l'instruction publique ? Faut-il rendre aux jeunes Français la culture générale qui si longtemps éleva leur pays au-dessus de tous les peuples et mérita que l'Académie de Berlin (c'était, il est vrai, le Berlin de Frédéric-le-Grand) proposât pour son prix d'éloquence un discours sur l'universalité de la langue française ? A bon droit, ces nobles études portaient le beau nom d'« humanités », car elles supposaient un ensemble de connaissances, une vue assez large des arts, des sciences, de l'histoire et des lettres pour qu'un esprit, même ordinaire, entraîné à leurs disciplines, fût apte à discuter pertinemment sur toutes choses. Loin de créer des pédants — raisonneurs de collège ou de laboratoire — confinés dans leurs spécialités, comme un Gauthama dans la contemplation de son lotus, elles faisaient des hommes. C'était la pédagogie humaine par excellence et la plus propre à développer, chez ses adeptes, l'instinct de sociabilité.

La haine de la « littérature », vivace chez les défenseurs du mauvais langage, émane d'un vice de l'entendement qui, rendant l'esprit infirme, ne lui permet pas une conscience nette de sa débilite. L'art d'écrire n'est, en somme, autre que l'art de penser juste, d'exprimer n'importe quelle chose avec des mots appropriés, sans déclamation ni discordance. La bourgeoisie, au temps de la Révolution, n'étant pas corrompue encore par l'infâme lecture des journaux, écrivait une langue dont s'émervillait l'auteur de *Boward et Pécuchet*. C'est que tous, en effet, avaient reçu l'impression d'une longue tradition. Les études gréco-latines leur apprenaient à s'exprimer en termes précis, à veiller d'une exacte formule chacune de leurs pensées. « Imbibiés de sève classique, ils parlaient net et voyaient juste. La droiture de leur esprit se reflétait dans leurs mœurs. En un mot, l'éducation d'autrefois avait créé l'homme », expression charmante de la France dans ce qu'elle a de plus généreux et de meilleur.

C'est, à vrai dire, l'opposé de la confuse et lourde « coulloure » dont s'enorgueillissent les Teutons.

Le temps est advenu, ainsi parlait Frédéric Nietzsche, de méditerranéiser l'instruction publique.

Cette importante faculté qu'ont les races éduquées par les méthodes latines de réduire, en formules pittoresques et brèves, jusqu'aux nuances les plus fines, jusqu'aux aspects les plus ténus du moi et du non-moi, d'impartir à toute idée un contour précis ; leur don merveilleux, de généraliser, de grouper les faits autour d'un principe unique ; l'art enfin qu'elles possèdent à un tel degré d'exprimer avec éloquence les choses complexes avec facilité, les mettent fort au-dessus des Barbares — médiocres et savantasses — pour qui la science tient dans un fatras de notes, de documents agglomérés. La « prêtresse au front inspiré » de Joseph de Maistre certes prêtait à rire ; pourtant la conception qu'avait de la science l'auteur des *Soirées de Saint-Petersbourg*, ce parangon des esprits faux,

nous touche de plus près que le pédantisme germanique.

En effet, quelles que soient leur puissance de travail, leur audace dans l'application immédiate à l'industrie, au commerce, de chaque découverte, leur ténacité, ce qu'enfin la France admire chez eux sans réserve, mais qu'elle ne saurait imiter sans une adaptation préalable à son libre esprit, il reste je ne sais quoi de l'Ostrogoth et du Vandale aussi bien dans l'érudition que dans l'art des Allemands.

La minutie et l'application de leurs études historiques avaient sidéré la France.

Peu de gens, sur la rive gauche du Rhin, ont lu Mommsen. L'ennui défend cet historien de toute approche, mieux que le dragon Fahner ne garde la forêt. Cependant il fait loi. Quelques jeunes érudits s'infatuaient de ses errements. Plus une compilation historique semblait pesante, indigeste, bourrée de textes et manquant d'air, plus elle se conformait à l'idéal nouveau, si éloigné de la sobriété française, de biendire national.

Oratoire et passionné, l'art des historiens que nous aimâmes devint l'objet d'un invincible mépris. A la Sorbonne, ils regardaient Michelet « comme leur bête noire » ; (Agathon : *passim*) ; quelques-uns, sans doute, refusaient à Montesquieu de l'admettre parmi les historiens. Qui ne comprend, toutefois, que si les annales d'un peuple ont pour but de commémorer la gloire des aïeux, d'offrir à leur descendance le pathétique enseignement de leurs gestes et de leurs vertus, l'éloquence est du domaine historique non moins que les « petits cartons », notes, scholies et prolongements des épigraphistes allemands ? Lyrisme fiévreux de Michelet, transpositions bibliques de Carlyle, puissance résurrectionnelle d'Augustin Thierry, haute ironie et jugements préemptoires de Montesquieu, ces grandes et superbes qualités ne contredisent en rien une scrupuleuse information, des renseignements attentifs.

L'érudition fournit la charpente que le goût paternel dérobait, chez nous, avec raison, tandis que les Allemands la prennent pour l'édifice même.

« Pour attirer vers le génie français la clientèle du monde intellectuel », rien, donc, ne sera plus efficace que de renouer la tradition héréditaire, en faisant une juste part aux besoins des temps nouveaux. La machine pédagogique s'est compliquée à l'infini. La variété des connaissances, leur étendue et leur profondeur inclinent vers la spécialisation à outrance les jeunes hommes d'à présent. Et c'est ici que les apôtres du positivisme, de la cacographie entonnent leur chant de guerre à la littérature. « Produit obsidional », comme le dit, avec un joli sourire toulousain, M. Albert Sarraut ! Les lende-mains de 70 nous avaient déjà régales de cette atténue. Il ne semble pas, hélas ! que les gens « positifs et pratiques » aient, dans le domaine des faits, réussi mieux que leurs prédécesseurs. Le fait de s'exprimer comme le fruitier du coin ne paraît pas avoir infusé à leurs travaux une plus ferme consistance ; une fois encore, la meilleure façon de penser juste est d'apprendre à parler correctement. C'est de bas en haut, non point de haut en bas, que l'instruction doit pénétrer les masses. Invidiosité démocratique ou paresse d'esprit, il ne faut pas souffrir que les herbes vulgaires, les plantes parasites, compromettent le froment de l'avenir. « Cette belle tradition des humanités qui nous

a faits grands intérieurement et forts devant l'épreuve, comme c'est elle qui nous a faits grands à l'extérieur, en dispersant sur l'étendue du monde la semence des doctrines qui, par nous, ont renoué l'humanité », que la France, ayant demandé à l'ennemi quelques enseignements profitables, en poursuive la résurrection !

Que, désormais, la culture supérieure ne soit pas le privilège de quelques-uns, mais la richesse de tous ! Que les hon-neurs intellectuels soient à la portée de chacun, non moins que les honneurs militaires ! La culture allemande interdit aux esprits quelle discipline le sens et l'intuition des vérités générales. Ils ne peuvent, ces collecteurs de faits, en dégager une loi ni, par la conception des ensembles, arriver à la synthèse des réalités vivantes. Que la France ne les imite point ! Que la superficielle observation des faits ne l'induisse pas à répudier l'héritage paternel, cette noble, généreuse, élégante et forte discipline, ces belles études classiques dont M. Albert Sarraut se montre aujourd'hui l'éloquent défenseur ! Le douloureux effort de l'humanité à patiemment dégager de l'instinct sauvage et primitif les plus hautes vertus ; malgré la régression que semble imposer à l'intelligence du monde la hideuse agression de l'Allemagne, elles reflueront, ces nobles vertus, plus éclatantes et plus belles, sur un sol fécondé par la tombe des héros.

Laurent Tailhade

A l'Hôtel de Ville

Pour une victime de la barbarie germanique

A l'occasion de la représentation organisée le 24 juillet, au théâtre Aldwych, à Londres, sous la présidence d'honneur de l'ambassadeur d'Espagne, au bénéfice des enfants du compositeur espagnol Granados, victime du torpillage du *Sussex*, M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal de Paris, a adressé à l'ambassadeur d'Espagne à Londres le télégramme suivant :

« Je tiens à m'associer et à associer la Ville de Paris à l'émouvant hommage rendu à l'illustre Granados, honneur de la musique espagnole, mort victime de la barbarie germanique. »

La Ville de Paris s'est inscrite à cette représentation pour une loge de cinq cents francs.

VOICI DU TRAVAIL

Nous avons dit hier que les couturières qui travaillent pour l'armée, soit à domicile, soit à la caserne, ne sont pas contentes. Elles se plaignent des tarifs qui leur sont imposés, mais comme la Fédération de l'Habillement a pris leurs intérêts en mains, qu'elles sont groupées et solidaires les unes des autres, on les écoute.

Aussi, n'est-ce pas de cette catégorie d'ouvrières que nous voulons parler, mais des isolées, de ces couturières qui, en temps normal, font ce qu'on appelle des journées bourgeoises ou travaillent chez elles pour le compte de particuliers.

Ces femmes-là ne sont pas heureuses en ce moment et, comme les autres, elles cherchent à gagner leur pain.

Or, l'une d'elles nous a raconté les démarches qu'elle a faites pour obtenir de l'ouvrage et ce qu'on lui a offert.

Elle s'est d'abord rendue 50, rue de Rivoli, à l'Office départemental de placement. Après avoir dit quel était son métier, on l'a envoyée 38, boulevard de Sébastopol, où se trouve le Service de placement des Industries du Vêtement. Là, on lui remit une fiche pour se présenter 21, rue Notre-Dame-de-Nazareth où du travail lui serait donné.

En effet, à cette adresse, elle se trouva en présence d'un monsieur qui lui expliqua en quoi consistait la besogne à exécuter. Il s'agit de confectionner des musettes ou, plutôt, des sacs assez élégants de forme ovale, en toile caoutchoutée, ayant une petite poche à l'intérieur et munis d'une longue bretelle permettant de les porter en sautoir.

Les différentes parties du sac sont taillées d'avance et l'ouvrière n'a plus qu'à piquer à la machine.

Mais il faut assembler les pièces, faire la piqure autour du sac, coudre la pochette intérieure et après avoir plié quatre fois la bande de toile destinée à la bretelle, y faire deux piqures dans toute la longueur ; en-  
fin, repasser pour aplatir.

N'importe quelle femme, sachant un peu coudre, pourra se rendre compte du temps qu'il faut pour exécuter pareil travail.

Notre couturière écouta attentivement les explications qui lui étaient données, déclara qu'elle se sentait capable de bien faire l'ou-  
vrage et demanda ce que celui-ci était payé.

« Deux sous par sac », répondit froide-  
ment le monsieur. — M. S.

MÉFIEZ-VOUS des escrocs en uniforme

Méfiez-vous des escrocs en uniforme. Voilà un avis qu'on ne répètera jamais assez. Plus la guerre dure, plus leur nombre augmente. Le déserteur Vétault, qui comparaisait hier devant le conseil de guerre, a pu, pendant seize mois, vivre impunément de cette industrie. Mobilisé au 160<sup>e</sup> d'infanterie à Neufchâteau, il quitta son corps dès le mois d'octobre 1914. Vêtu d'un uniforme de médecin auxiliaire, il se rendit à Saint-Gilles-Croix-de-Vie en Vendée. D'une bonne tenue, de manières assez distinguées, beau parleur, Vétault conquit rapidement la confiance des habitants de l'endroit. Il créa un hôpital pour les amputés de la guerre ; les dons en nature et en espèces y affluaient ; il devint un personnage si considéré qu'on le chargea de recevoir les membres du conseil de revision lorsqu'ils vinrent remplir leur office à Saint-Gilles. Un jour, sans crier gare, l'élégant médecin disparut et nul n'entendit plus parler de lui. Il était tout simplement à Paris où, sous les espèces d'un officier d'administration du service de santé, il continuait ses exploits. C'est seulement au mois de mai dernier que la police y mit fin. Vétault a comparu devant le conseil de guerre sous les inculpations de désertion, faux, usage de faux et port illégal d'uniforme. Après plaidoirie de M<sup>e</sup> Auvinain, il a été condamné à cinq ans de travaux publics.

RENTRERA I... RENTRERA PAS I

Pourquoi tenterait-on de chasser son naturel puisque aussi bien on sait qu'il revient au galop !

Nos excellents amis les Américains, c'est connu, sont des parieurs-nés, des parieurs incorrigibles, des parieurs éperdus. Il se produit donc à New-York ce qui ne pouvait pas ne pas se produire : à savoir qu'on enregistre déjà des paris sur les chances de retour du sous-marin de Baltimore.

Le *Deutschland* rentrera-t-il sain et sauf en Allemagne ? dix dollars que non !... Cent dollars !... A dix contre un !...

Le *London Chronicle* annonce que les sportsmen tiennent 50 contre 1 que le sous-marin allemand ne pourra pas regagner le port de Brême, et qu'un M. Lohmann, que son nom révèle boche ou tout au moins proboc, parie pour le succès. Il n'y a pas encore de betting officiel, mais dans les bars new-yorkais, les garçons récoltent les enjeux...

Les bookmakers vont ouvrir leurs petits livres et avant que d'être — c'est « couffu » ! — à la cote, le *Deutschland* est à la cote.

ARRIVÉE DE GRANDS BLESSÉS

Lyon, 23 juillet. — Un train de grands blessés venant d'Allemagne par la Suisse est arrivé ce matin à Lyon.

La cérémonie de réception était présidée par M. Soulier, président du tribunal de commerce.

On nous écrit : Un Slovène

M. Klopjé est un Slovène, c'est-à-dire un Yougoslave des provinces dominées par l'Autriche. Il habite la France depuis quinze ans et, au commencement de la guerre, il s'est engagé comme volontaire au 2<sup>e</sup> régiment étranger ; il est actuellement en sursis d'appel pour la fabrication des obusiers pour l'aviation. Bon patriote yougoslave et sincère ami des Alliés, prend un vif intérêt à notre action politique et, par conséquent, il ne peut être d'aucune façon ennemi de la France, et ses services peuvent être acceptés par la France, qui est pour lui une seconde patrie.

De JULI.

## "L'Œuvre" militaire Les familles des réformés n° 2

Le réformé n° 2 qui rentre malade dans ses foyers est extrêmement à plaindre. Sa famille, s'il vient à mourir des suites de sa maladie, ne l'est pas moins.

Voici un homme, ouvrier métallurgiste, qui gagnait jadis de 12 à 15 francs par jour. Sa santé était excellente. La guerre l'a pris robuste, sain, donnant sa pleine valeur productive et assurant le bonheur et l'aisance à son foyer. Elle l'a rendu transformé en déchet. Il est rentré chez lui, voici quelques mois, réformé n° 2 et tuberculeux. Une bronchite attrapée au créneau, une rechute, une pneumonie ; l'appétit qui disparaît, les joues qui se vident, l'hôpital, et ça y est ! Ce n'est pas une blessure de guerre. On l'a lâché dans la rue sans rien, ni gratification, ni pension. L'homme est mort trois mois après. La veuve reste avec deux enfants et avec la misère. Elle m'écrit pour me demander quels sont ses droits ; pour s'enquérir de ce qu'on va faire pour lui permettre de vivre. « Mon mari assurait le bonheur de mes enfants quand on l'a pris. Que va-t-on me donner ? » Ce qu'on va lui donner ? Ce qu'on va faire ? C'est simple : rien !

Car la loi qui a prévu la possibilité d'accorder au réformé n° 2 la faveur de maigres secours, d'une aumône, n'a rien envisagé pour la veuve, pour les enfants, pour les parents qu'il laisse sans ressources derrière lui. Les malheureux se débrouilleront comme ils pourront. La veuve dont je vous parle a fait une démarche à la mairie. Elle a encore eu de la chance : on l'a écoutée, et on lui a donné... quinze francs ! Avec ça, évidemment, on peut regarder la vie en face... Pour pouvoir travailler, elle a voulu expédier ses enfants à une parente de province. La Compagnie d'Orléans, à laquelle elle a demandé un permis, une humble place pour ses petits, dans un des nombreux trains qui cheminent à moitié vides, ne lui a envoyé qu'un refus. Elle ne se dépense pas en plaintes ; la seule qu'elle exprime, lettre est celle-ci : « J'ai eu la joie au cœur, à la mobilisation, quand mon mari est parti, parce que c'était pour défendre la France. Vrai ! je sanglote aujourd'hui en voyant qu'on nous en a récompensés comme ça ! »

Evidemment, comme récompense, quinze francs de secours, c'est maigre ! Et je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'insister pour démontrer que la loi qui engendre de pareilles situations est une loi qui il est urgent de refaire !

Mortimer-Mégret

RÉPONSES

M. Mège. — Vous pouvez contraindre ce locataire à payer. Vous êtes responsables des contributions.

J. F. 100. — 1<sup>er</sup> Non. 2<sup>e</sup> Voyez rue de Belle-chasse, aux pensions.

E. G. H. B. — Vous oubliez de nous dire le taux du loyer. Jusqu'à 600 votre propriétaire ne peut rien.

R. S. — Votre parente ne peut être tenue de payer. Cela du dépend du loyer que vous n'indiquez pas.

A. G. C. — Vous pouvez exiger du propriétaire qu'il mentionne l'époque réelle du paiement.

G. D. 18.76. — Ecrivez au procureur général du ressort où a été prononcée la condamnation qui est évidemment par contumace.

J. Antona. — Attendez que la loi soit définitive. Le Sénat va la discuter.

B. V. N. 12. — La pension part du jour du décès. Vous la toucherez dès qu'elle sera liquidée, ce qui demandera quelques mois.

C. C. 57. — Le droit de saisie ne sera pas accordé.

FEUILLETON DE L'ŒUVRE du dimanche 23 juillet 1916

N° 28.

### Comment je suis allée me marier sur le front

Germaine Beaumont

Desins de C. Bantou.

XII

A LA RECHERCHE D'UNE VOITURE. — ESPOIRS, DÉS-  
POIRS. — DEUX CHARMANTES PETITES FILLES. —  
UN VIEILLARD DÉSAGRÉABLE.

(Suite)

Nous descendîmes rapidement son per-  
ron jaune, la laissant sur le seuil assez pe-  
naude, et ne sachant comment réparer  
son manque de politesse.

— La rue de la Gare, c'est bien la pe-  
tite rue que nous avons suivie tout à  
l'heure ? demandai-je à Francis.

— Je le pense !

— Mais c'est très loin ; il va falloir de  
nouveau traverser tout le pays.

— Traversons.

— Oh ! vous ne pouvez pas porter en-  
core cette lourde valise. Et il fait si  
chaud !

— Eh bien, si vous avez trop chaud, je  
vous offrirai des boissons somptueuses au  
café de la Gare.

Cette seconde promenade de la Grand-  
Rue fut pour nous une source d'amertume.

Car la rue était pleine de chevaux. Ils  
avaient dû surgir de toutes les ruelles, de  
toutes les granges, de toutes les écuries,  
pendant notre conversation avec la femme  
rousse. Et quels beaux chevaux, aux ro-  
bes brillantes comme la coque vernie des  
marrons d'Inde. Seulement c'étaient les  
chevaux du régiment. Des soldats les te-  
naient par la bride et les menaient respec-  
tueusement à l'abreuvoir.

— Si nous demandions au capitaine de  
nous en prêter un, le moins joli. Nous  
serions vite arrivés à Perouse.

Francis possédait de la vie militaire des  
conceptions moins poétiques que les mien-  
nes. Il déclina avec la dernière énergie la  
responsabilité de cette démarche.

— Pour vous dire toute la vérité, m'a-  
voua-t-il, je préfère que nous nous adres-  
sions à des civils... d'abord. Les chevaux  
de régiment ne se prêtent pas en général  
comme des boîtes d'allumettes. Allons au  
café.

Hélas ! en face de la rue, dite de la  
Gare, il y a deux cafés. Le premier était  
géré par une petite fille timide qui, à ro-  
ture vue, se précipita sous le comptoir. Il  
fallut renoncer à l'en extraire.

— Ça ne peut pas être ce café-là, me  
dit Francis. Essayons à côté.

A côté, nous reçûmes un accueil d'une  
amabilité qui me fit de suite songer à  
Montbéliard.

La patronne allongea une tête d'autruche  
au-dessus de ses bouteilles de grena-  
dine et nous demanda avec férocité ce que  
nous voulions.

— On nous a dit que vous aviez des voi-  
tures à louer. Pouvez-vous en mettre une  
à notre disposition ?

— Je ne vous connais seulement pas !  
Je ne donne pas ma voiture à des gens  
que je n'ai jamais vus.

— Je ne désire pas que vous me la don-  
niez, lui assura Francis avec une douceur



La patronne allongea une tête d'autruche

dangereuse, je vous prie simplement de la  
mettre à ma disposition, moyennant telle  
somme qu'il vous plaira de fixer.

— Et moi, je vous dis que je ne vous  
connais pas, et que vous n'aurez pas ma  
voiture. D'abord je n'en ai pas, de voi-  
ture !

— Et un cheval, avez-vous un cheval ?

— Non, je n'ai pas de cheval. Je n'ai  
rien du tout.

— Alors on nous a donné une mauva-  
ise adresse. On nous avait dit dans le pays :  
« Il y a bien un café près de la gare où on  
loue des voitures. Vous le reconnaîtrez à  
ce que la patronne est très jolie. » Evidem-  
ment ce n'est pas ici. Au revoir, madame ;  
excusez-nous, je vous prie, de vous avoir  
dérangée inutilement.

Là-dessus Francis fit un beau salut mi-  
litaire, reprit la valise et sortit avec moi  
du café.

J'eus un instant de sombre désespoir ;  
il me sembla que ma destinée consisterait  
désormais à errer dans les rues de Châte-  
noy à la recherche d'un équipage.

— Voyez ce petit café tranquille, me  
dit Francis en me désignant une auberge  
modeste, de l'autre côté de la route. Nous  
pourrions peut-être nous y asseoir pen-  
dant quelques minutes et considérer tran-  
quillement et sous toutes ses faces notre  
situation mélancolique.

— Allons. Je meurs de soif, et je suis  
fatiguée. Pourvu que la patronne ne nous  
déclare pas qu'elle ne donne pas à boire  
aux étrangers.

Il fallait descendre deux marches pour  
entrer dans la petite auberge. Au bruit de  
nos pas, une fillette en robe rose s'avança  
vers nous avec un gentil sourire.

— Prenez garde, dit-elle, la seconde  
marche ne tient pas très bien. On ne voit  
pas, lorsque l'on arrive du dehors.

Puis elle s'affaira autour de Francis.

— Posez votre valise dans ce petit coin,  
monsieur. Elle ne vous gênera pas. As-  
seyez-vous. Vous désirez boire quelque  
chose ?

Elle allait et venait, par la salle humble  
et fraîche, avec des gestes vifs et menus,

secouant sur sa robe rose deux longues  
nattes d'un noir étincelant.

Puis elle appela :

— Thérèse, Thérèse !

Et une autre petite fille, tout à fait  
semblable, entra par une porte basse, et  
ce fut autour de nous un tourbillon de  
jupes roses et de nattes noires.

Thérèse apporta les verres, sa sœur as-  
sistait à la s'asseoir près de la fenêtre

Thérèse alla s'asseoir près de la fenêtre  
tiqua avec une serviette la table de bois  
brun, scrupuleusement propre. Puis elles  
coururent toutes les deux chercher de la  
bière.

Ensuite, Thérèse alla s'asseoir près de la  
fenêtre, qui était longue et basse, avec  
des croisillons de bois, et des rideaux de  
mousseline. Elle sortit de sa poche un pe-  
tit nécessaire à ouvrage, et un mouchoir  
de cotonnade qu'elle se mit à ourler en  
tirant la langue à force d'application.

— Et vous, comment vous appelez-  
vous ? demandai-je à sa sœur.

— Marguerite.

(La suite à demain)



Thérèse alla s'asseoir près de la fenêtre



# De minuit à 6 heures

UNE NOUVELLE VICTOIRE DU GÉNÉRAL SAKHAROF

## L'ennemi culbuté dans les marécages de la Lipa

16.000 PRISONNIERS

Petrograd, 22 juillet. (Communiqué du grand état-major général.) — Les vaillantes troupes du général Sakharof, ayant surmonté toutes les difficultés du passage, sous le feu concentré de l'ennemi, de la vallée marécageuse de la Lipa, le 20 juillet, ont culbuté l'adversaire, dont une partie fuyait déjà en désordre.

Notre artillerie soumet à des rafales de feu les colonnes ennemies qui se replient. Les éléments qui ont franchi la Lipa ont fait hier 1.000 prisonniers avec 10 mitrailleuses et 4 pièces de montagne, dont 3 avec leur attelage.

Les prisonniers continuent à affluer. Selon des données complémentaires, le nombre des prisonniers faits dans les combats du 20 juillet lors du passage du Sty, en amont de l'embouchure de la Lipa, et sur la rive gauche du Sty, dépasse considérablement le chiffre mentionné dans le communiqué officiel.

Jusqu'à présent, 2.817 soldats et 75 officiers ont été dénombrés.

En outre, nous avons pris un grand nombre de mitrailleuses et 3 canons.

Lors du combat du 16 juillet sur la rive nord de la Lipa, outre le nombre de prisonniers et de trophées déjà mentionné dans les communiqués précédents, nous avons pris 49 mitrailleuses, 36 lance-bombes et lance-mines, avec 80 caisses de mines et bombes, 60 caisses avec projectiles, 58 caisses avec bandes de mitrailleuses, 3 dépôts de munitions d'artillerie dont un seul renfermant 35.570 projectiles de différents calibres, 5.230 grenades, une énorme quantité de cartouches, ainsi que 3 projecteurs, un orchestre de musique, une manutention de campagne, des cuisines de campagne, une grande quantité de fils de fer et de fil pour téléphone et d'autre matériel de guerre.

Le 20 juillet, dans la région de Waléputna, au sud-ouest de Kimpolung, nous avons délogé l'adversaire d'une hauteur. Nous avons fait prisonniers 3 officiers, 155 soldats et pris 4 mitrailleuses.

Petrograd, 22 juillet. (Communiqué de l'après-midi du grand état-major.) — A l'aile gauche des positions de Riga, les combats contre les Allemands continuent. Au nord-est de Smorgone, dans la région du village de Marloschi, un coup de main heureux nous a permis d'enlever cette nuit des éléments de tranchées adverses.

## DES COMBATS FAVORABLES sont livrés par les Italiens dans toute la zone du Trentin

Rome, 22 juillet. (Commandement suprême.) — Entre l'Adige et la Brenta, vive activité des artilleries et insistante pression de notre infanterie.

On signale de brillantes actions de nos détachements dans la zone raide et élevée des Dolomites, entre la Brenta et la Piave.

Dans des combats favorables pour nous, à la tête de la vallée de Cima (torrent de Vano) et de la vallée de Cison, nous avons capturé 253 prisonniers dont neuf officiers et quelques mitrailleuses.

Nous avons occupé solidement le défilé de Rolle.

Dans la vallée de Selen, au confluent des torrents Boden et Bacher, nos troupes ont escaladé la cime de l'Eiser, à 2.669 mètres et s'y sont renforcées.

Dans la haute Piave, nous avons complété la possession de la cime de Vallone, en occupant le dernier sommet.

Pendant la journée d'hier, l'artillerie ennemie a lancé quelques obus sur Cortina d'Ampezzo.

En réponse, nos canons de gros calibre ont bombardé les localités de Toblacco et de Sillian, dans la vallée de Drava.

Sur l'Isone, l'activité de l'artillerie ennemie, efficacement contre-battue par notre artillerie, a été hier plus intense. — CADORNA.

## En avant, vers la victoire!

### Une manifestation des femmes d'Angleterre

Londres, 22 juillet. — Sous la direction de Miss Christabel Pankhurst, l'Union sociale et politique des femmes d'Angleterre a organisé cet après-midi, à Londres, un grand défilé historique destiné à symboliser l'union nécessaire des Alliés. Ce défilé était ouvert par des jeunes filles habillées de blanc et portant des bannières où on lisait les inscriptions : « Dieu garde notre roi et notre reine ! » « En avant pour la victoire ! » « Notre devoir envers nos morts est de lutter jusqu'à la défaite complète de l'ennemi ! » Puis venaient plusieurs chars représentant quelques-unes des idées particulièrement chères aux organisatrices du défilé. L'un de ces chars portait deux jeunes filles figurant la France et la Grande-Bretagne, la main dans la main. Au-dessous, on lisait une inscription empruntée au récent message de la reine Alexandra, le 14 juillet : « Puisse leur noblesse d'âme forger un nouveau lien entre les deux nations sœurs. »

Dans le cortège à cheval qui avançait derrière les chars, on distinguait saint Michel, Jeanne d'Arc, la France, la Russie, l'Italie, la Belgique, la Serbie et, enfin, la Grande-Bretagne. Les Dominions d'outre-mer étaient également représentés par des jeunes filles à cheval.

Ensuite venaient des groupes destinés à rappeler la part prise par les femmes en Angleterre aux œuvres de guerre ; les femmes dans les ateliers ; les femmes employées aux travaux agricoles, dans les banques, les ateliers de munitions. Des groupes de deux ou trois cents femmes en costume de travail, portant des masques employés dans les laboratoires chimiques, ou des outils, des marteaux, des tours, défilèrent aux acclamations de la foule.

Le cortège est parti de Bridge Street et s'est dirigé sur Piccadilly et est revenu à Trafalgar square.

A Whitehall, on apercevait sur le balcon du ministère de la guerre, M. Lloyd George. Le cortège est allé déposer des couronnes devant la statue de Nelson et devant celle de Wellington.

Les fleurs employées à décorer les chars et les groupes ont été expédiées ensuite aux soldats qui se trouvent dans les hôpitaux de Londres.

### LA GUERRE SOUS-MARINE

#### Rescapés

Alger, 22 juillet. — Le courrier de la Compagnie Transatlantique a débarqué au port sept hommes de l'équipage du vapeur anglais Euphorbia qui a été torpillé. Ces hommes ont été recueillis en mer sur un radeau. On est toujours sans nouvelle des 23 autres manquants de ce navire.

## Les journaux de ce matin

### LES COMMISSAIRES AUX ARMÉES

#### Du Rappel :

On aurait pu s'attendre à voir M. Briand, suivant ses déclarations antérieures, rester neutre entre les partisans des commissions et les partisans de la délégation. On pouvait même imaginer, après ses restrictions sur le contrôle, qu'il ne pousserait pas au succès de l'entreprise Tardieu-Renaudel. Par une volte-face inattendue, il a donné l'impression qu'il adorait le vendredi ce qu'il avait brûlé le jeudi.

#### De l'Echo de Paris :

Le comité secret de la Chambre a lancé l'idée du Commissariat : depuis lors, depuis le 22 juin, cela fait plus d'un mois, il n'est de zèle qu'en faveur du Commissariat, lequel semble de jour en jour plus difficile et paraît, l'un de ces jours, impossible : à moins que, pourtant, on ne l'inscrive, vaillamment, et qu'aujourd'hui il soit, ce qu'il sera, néfaste. Nos divers citoyens Renaudel badinent avec l'honneur du Parlement.

### LA GUERRE SOUS-MARINE

De l'Homme Enchaîné (M. G. Clemenceau) :

On nous annonce de Berlin que nous devons nous attendre à une prochaine reprise de la guerre sous-marine contre les neutres. C'est le Lokal Anzeiger lui-même, c'est-à-dire l'organe officieux par excellence, qui prend la peine de nous en informer. Cette note ne pouvait surprendre les esprits réfléchis, car, à mesure que la situation de l'Allemagne s'aggrave, la tentation doit fatalement lui venir de recourir à tous les moyens. Le beau désespoir qui secourt les grandes âmes dans les extrémités dernières ne peut être son fait. Il ne lui reste que la ressource de pousser jusqu'à la démence son organisation de meurtre en tas.

### L'OFFENSIVE

#### Désenchantement boche

De la Münchener Post (le colonel Gerdke) :

Broussiloff poursuit ses attaques partielles sur une large échelle, avec une volonté très ferme et d'une main habile. Nous ferons bien de ne rien croire des informations d'après lesquelles il serait tombé en disgrâce à cause de la brutalité de sa tactique. Il n'est pas un chef en Russie qui tombe du pouvoir pour habileté de ce genre, tant qu'il a le succès pour lui. Nous pouvons nous attendre à voir ces attaques continuer prochainement dans le Sud et le Sud-Est.

#### L'opinion des neutres

Du Journal de Genève (le colonel Feyer) :

Si la bataille de Verdun s'arrête au point mort actuel, il ne sera dans l'habileté d'aucun service d'information quelconque d'en faire sortir autre chose qu'une bataille perdue... 1916 confirme 1914 : l'offensive d'occident se brise une seconde fois ; deux grandes défaites devant le même ennemi.

Sur le front russe, la situation des Austro-Allemands n'est pas meilleure.

Ici non plus, il ne faut pas s'arrêter aux modalités. Que les Austro-Allemands se soient dégaîsés avant de reculer, ou qu'ils aient été accompagnés dans leur retraite par la poursuite de l'ennemi, le calcul de leurs pertes peut s'en ressentir, mais, dans l'un et l'autre cas, ils ont dû céder à la contrainte de l'adversaire, car on admettra qu'ils n'ont pas reculé par plaisir, mais parce que la situation n'était pas tenable.

## La réunion du personnel des tramways

Le personnel féminin et masculin des compagnies de tramways de la Seine a tenu cette nuit une importante réunion. Assemblées dans la salle de l'Union des syndicats, rue Grange-aux-Belles, une fois leur journée terminée, receveuses, laveuses, waitmen, contrôleurs et ouvriers venaient protester contre la modicité de leurs salaires par rapport à la cherté de la vie. Les orateurs : M. Joubert, secrétaire de la Confédération générale du travail ; M. le député Brunet, président des commissions mixtes ; M. Bled, secrétaire de l'Union des syndicats de la Seine ; un conducteur de taxi-auto, M. Guinchard, secrétaire de la Fédération des moyens de transport, et M. E. Jacoud, de l'Union syndicale des transports en commun de la Seine, ont réclamé pour le personnel une indemnité temporaire de vie chère que celui-ci voudrait voir s'élever à 1 fr. 50 par jour.

3 HEURES DU MATIN

## Après les communiqués

### DERNIÈRES NOUVELLES DES FRONTS

En dehors du bombardement d'artillerie, rien n'est à signaler sur notre front. Ce calme momentané permet aux batteries anglaises et françaises de préparer le terrain.

Les Allemands constatent également qu'aucun fait important n'a eu lieu. Ils le disent en spécifiant qu'à la suite des combats de ces jours derniers, nous n'avons pu engager d'actions avec de grosses masses. Le fait que nous ne les ayons pas engagés ne prouve pas que nous n'ayons pu le faire. Et les petites actions locales qu'ils disent s'être produites n'indiquent pas précisément que nous n'ayons pu faire plus si le commandement l'avait voulu.

La vérité, c'est qu'une période de préparation et de consolidation est nécessaire. C'est cette période que nous traversons, et elle ne sera pas telle que les Allemands puissent croire leurs troupes libérées pendant longtemps.

Sur le front de Verdun, nous conservons actuellement l'initiative ; et plus que jamais on peut avoir confiance.

Le fait qu'on a pu remarquer la présence, sur d'autres fronts, de troupes allemandes retirées de Verdun ne prouve évidemment pas que l'ennemi abandonne la partie. Mais tout de même la pression faite ailleurs ne peut pas ne pas se faire sentir.

Le recul avoué par les Autrichiens — que nous signalions hier et qui est à nouveau reconnu par les dépêches de Vienne — s'est développé. Les succès des Russes dans la région Beretchsko prennent chaque jour une plus grande importance : 12.000 prisonniers nouveaux, soit, depuis quelques jours, plus de 25.000 Austro-Allemands capturés dans cette région.

Et au nord, le canon tonne formidablement...

## Les Spectacles

#### Cet après-midi :

Rappelons le gala de Versailles et son programme : Musique des grenadiers de la reine des Belges, dirigée par M. Lacail ; musique de la Garde républicaine, dirigée par M. Belay ; grandes eaux ; partie artistique comprenant MM. Darnel et Allard, de l'Opéra-Comique, qui feront entendre au public la Brabançonne et la Marseillaise.

Le grand public aura la double satisfaction d'avoir un spectacle d'art et de faire une bonne action en contribuant à la prospérité d'œuvres telles que la Foyer du Soldat belge, les Prisonniers belges, l'Œuvre du soldat blessé ou malade et l'Œuvre des tuberculeux.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 1 h. 30. — Les Deux gloires.

OPÉRA-COMIQUE. — 1 h. 30. — Madame Sans-Gêne.

TRIANON-LYRIQUE. — 2 h. 15. — Miss Helyett.

GAITE-LYRIQUE. — 2 h. 15. — La Châtelaine anglaise.

PALEIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Le Veilleur de nuit ; Ou allons-nous ce soir ?

PORT-SAINT-MARTIN. — 8 h. 30. — La Flambee.

VARIÉTÉS. — 8 h. 30. — L'École du Pilon et Riquet.

ATHÉNÉE. — 8 h. 12. — Loulou.

AMBIGU. — 8 h. 45. — Le Chemineau.

RENAISSANCE. — 8 h. 10. — L'Hôtel du Libre-Echange.

APOLLO. — 8 h. 15. — Rip.

TRIANON-LYRIQUE. — 8 h. 15. — Le Voyage en Chine.

CELESTE. — 8 h. 30. — Tout à l'heure. (Revue.)

GAITE-ROCHOUART. — 8 h. 30. — T'es le bonjour d'Alfred !

GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 40. — Le château de la mort.

LENTÉ, etc.

EUROPEEN. — 8 h. 30. — Le poilu de madame.

CASINO DE PARIS. — 8 h. 30. — Les derniers jours de Pompéi.

OPÉRA. — 8 h. 30. — Mistinguett et Revue.

OPÉRA. — 8 h. 30. — La revue de Rip.

MATIN. — 8 h. 15. — C'est court ; Rip.

SCALA. — 8 h. 30. — Laisse flotter les rubans !

AMBADEURS. — 8 h. 12. — Non ! mais sans blague !

OMNIA PATHÉ. — Forfaiture (drame sensé) ; Vieux papiers ; Sur la Somme.

Electric Palace, 5, Bd des Italiens. — Le secret de l'aveugle, drame ; Chariot, etc.

### CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Dimanche 23 Juillet 1916

FÊTE NATIONALE BELGE

Grandes Eaux à Versailles

Billets d'aller et retour : de Paris-Saint-Lazare à Versailles R. D. 1<sup>re</sup> cl. 3 fr., 2<sup>e</sup> cl. 2 fr. 30 ; de Paris-Montparnasse à Versailles R. G. 1<sup>re</sup> cl. 2 fr. 70, 2<sup>e</sup> cl. 1 fr. 80 ; de Paris-Invalides à Versailles R. G. 1<sup>re</sup> cl. 2 fr. 70, 2<sup>e</sup> cl. 1 fr. 80.

Le gérant : VICTOR ATKINSON.

Imprimerie WELHOFF et ROCHÉ  
16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

## EXIGEZ PARTOUT LE



La Grande MARQUE FRANÇAISE  
Usine du LION NOIR MONTROUGE

### DEMANDE D'EMPLOI

Mad. H. Walker, 1, rue des Abbesses, entreprendrait travaux couture pour l'armée ou autres.

## Une adresse française au Parlement brésilien

Au cours d'une ambassade auprès de la République Argentine, M. Ruy Barbosa, l'éminent juriste brésilien, a donné à Buenos-Aires, la semaine dernière, une vibrante conférence, où il a défini les devoirs des neutres ; il estime qu'une impassibilité dogmatique est coupable en présence des violations du droit international qu'ont accumulées les Allemands.

Par une procédure hardie et symptomatique, les deux Chambres du Parlement brésilien ont adopté le texte de cette conférence en l'inscrivant au rang de leurs procès-verbaux. Les commissions des affaires extérieures des deux assemblées françaises viennent, sous la signature de MM. Clemenceau et Leygues, leurs présidents, d'adresser au Parlement brésilien un télégramme de chaleureuse gratitude :

« Les Chambres fédérales du Brésil, dit cette dépêche, associent ainsi la grande république sud-américaine à la confédération des nations d'Europe qui luttent pour le droit et la dignité des peuples, en même temps qu'elles apportent aux soldats de la liberté le concours d'une force de la conscience universelle. »

## Emeutes à Mulhouse

Genève, 22 juillet. — Des troubles sérieux se sont produits à Mulhouse où la ration de pain est actuellement d'un kilo par ménage de quatre personnes, tous les deux jours. La ration théorique de viande est de 125 grammes par personne et par semaine, mais on ne la distribue pas deux fois par mois. La population est forcée de se contenter de nouilles d'une couleur grise et d'une qualité exécrable et dont on délivre à chaque famille deux kilos par semaine. — (Agence Radio).

### LA GUERRE AÉRIENNE

#### L'activité des zeppelins

On mande de Copenhague à l'Erchange-Telegraph que, suivant le Berlingske Tidende, deux zeppelins patrouillaient depuis plusieurs jours à l'entrée du Cattegat. Ils sont accompagnés par des sous-marins. Plusieurs navires neutres et britanniques ont été poursuivis par les zeppelins et les sous-marins, mais ils ont réussi à leur échapper. — (Agence l'Information.)

### LA QUESTION IRLANDAISE

Londres, 22 juillet. — Une importante réunion du cabinet s'est tenue ce matin pour étudier, croit-on, la question du Home-Rule. Le parti nationaliste irlandais a tenu également une réunion.

## Nouvelles diverses

Amsterdam, 22 juillet. — M. von Batocki, directeur aux affaires, a donné sa démission de président supérieur de la Prusse orientale, mais il restera directeur aux affaires.

Genève, 22 juillet. — Le secrétaire d'Etat pour l'intérieur Dr Helfferich, est arrivé à Stuttgart.

L'artillerie lourde allemande a bombardé violemment le secteur à l'est de Baranovitchi.

Au sud de la Lipa, nos troupes continuent à refouler l'ennemi ; elles ont franchi le bourg de Beresletchko et avancent plus loin vers l'Ouest.

Le 20 et le 21 juillet, les troupes du général Sakharoff ont fait prisonniers plus de 300 officiers, dont un général et un colonel, et plus de 12.000 soldats, ce qui porte le total des prisonniers autrichiens et allemands faits au cours des opérations depuis le 16 juillet, à 16.000, y compris les officiers. Nous dénombrons les canons et les mitrailleuses enlevés.

Dans la région des villages de Verbena et de Plascovo, sur la rive droite du Sty, au sud de son confluent avec la Lipa, nous avons cerné le 13<sup>e</sup> régiment de landwehr autrichien qui s'est rendu tout entier.

Dans la région de Voreckha, sur les rives de Delatin à Marmaros-Siget, nous avons conquis hier des hauteurs ; nous avons fait des prisonniers et enlevé 3 mitrailleuses.

Dans la même direction, à l'ouest de Yarmochie, nous avons fait prisonnière une compagnie autrichienne avec des mitrailleuses.

A l'ouest de Platana, sur le littoral de la mer Noire, nos éléments ont délogé les Turcs de positions organisées et ont progressé de quelques verstes dans la direction de Foll.

Parmi les prisonniers que nous avons faits ici, se trouve Zia Bey, commandant le 1<sup>er</sup> régiment mixte et organisateur de bandes.

Nous avons enlevé aussi des dépôts de grenades à main.

Lors de la prise de la ville de Gumush-Khan, aux environs de laquelle sont des mines d'argent abandonnées, nous avons fait des prisonniers et enlevé deux canons et un camp de tentes.

Au nord-est de Kialkit-Tchiftik, nos éléments, lors de leur offensive, ont capturé sept officiers et cent vingt Askéris ; les prisonniers continuent à affluer.

La veille, dans la même région, nous avons enlevé deux hôpitaux de campagne du 5<sup>e</sup> corps d'armée turc avec le personnel, les malades et les blessés, parmi lesquels se trouvait le commandant du 93<sup>e</sup> régiment.

## L'oppression germanique en Bohême

Depuis que l'Autriche se sent ébranlée par les succès russes, elle se fait plus brutale avec tout ce qui n'est pas allemand ou hongrois : les Tchèques et leurs voisins les Slovaques sont en butte à d'odieuses persécutions, dont la rigueur méthodique porte la marque allemande. François-Joseph a disgracié, en Bohême, des fonctionnaires qui passaient pour trop libéraux ; il vient d'interdire l'usage de la langue tchèque jusque dans les vestibules des tribunaux ; sa police traque, avec la grossièreté la plus insolente, les familles des patriotes tchèques qui se sont réfugiés à l'étranger.

A Prague, quiconque est suspect de sentiments antiallemands est inquiété par des tracasseries quotidiennes ; la municipalité a été sommée d'arracher de la façade de l'hôtel de ville une plaque commémorative d'une exécution de notables tchèques par ordre des Habsbourg... en 1621 ! Immédiatement avant la guerre, déjà, des tarifs de transport, des horaires de trains isolaient savamment les pays tchèques et slovaques de la Russie d'une part, des nations d'Occident de l'autre ; tel était le mot d'ordre de Berlin.

Le moment viendra bientôt, espérons-le, où l'Entente prendra et publiera la résolution d'affranchir les populations slaves, actuellement sujettes et victimes des Empires centraux. Une telle initiative répondrait au vœu unanime de ces malheureux opprimés.

### Baptêmes de Luxe

A LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

11, Boulevard de la Madeleine

Modèles inédits pour Baptêmes de guerre

### VALS-SAINT-JEAN

L'EAU des DYSPÉPTIQUES

### CIGARETTES "XANTHIA"

LA BOÎTE : "Bridge" 0<sup>fr</sup>.70 "Tennis"

### TUETOUT

Élimine PUNAISES, PUCES, MITES, CAFARDS, LIQUIDE INOFFENSIF. Adressé par la Maîtrise de la Marine. Flacon en boîte postale avec bande de garantie, 1 fr. 25. Triple flacon, 2 fr. 75. R. BARRE, 8, rue Jules-César, PARIS.

### VILLÉGIATURE

Normandie. Pens. fam. Parc. Accès direct plage. Gar. Elect. P. mod. « Beau Rivage », Villerville.

## URODONAL

VAINQUEUR DE LA BÉQUILLE



C'est la Mère Michel, Dont la voix s'égosille, Qui crie : « Au nom du ciel, Qui a pris ma béquille ? » Rieur, le Maréchal Lui dit : « L'Urodonal Remplacera la quille Qui dans mon feu pétillait.

Bientôt, Mère Michel, Sous la grande charmillie, Avec un jouvencel, Vous ferez quadrille. Rien qu'un petit cristal De cet Urodonal, Vaut mieux que la béquille Sur laquelle on gambillait.

Qui sait, Mère Michel ? Vous voyant si gentille, Plus d'un beau gars s'écouille. Vous croirez jeune fille. L'an prochain, c'est fatal, Grâce à l'Urodonal, Qui vaincra la béquille, Vous fondez famille !